

LS



3166



MOLLÂ-SHÂH

LE SPIRITUALISME ORIENTAL.

PAR M. A. DE KREMER.

MOLLÂ-SHÂH

EXTRAIT N. 2 DE L'ANNÉE 1800

ET

LE SPIRITUALISME ORIENTAL.



PARIS.

IMPRIMERIE IMPÉRIALE.

M DCCC LXX



EXTRAIT N° 5 DE L'ANNÉE 1869

DU JOURNAL ASIATIQUE.



MOLLÂ-SHÂH

ET

LE SPIRITUALISME ORIENTAL,

PAR M. A. DE KREMER.



BIBL.
SOC. ORIEN.
GERM.

PARIS.

IMPRIMERIE IMPÉRIALE.

M DCCC LXIX.



MOLLA-SHAH

LE SPIRITUALISME ORIENTAL

PAR M. A. DE KERNER

DEUXIEME PARTIE



LE
GÉNÉRAL
GÉNÉRAL

PARIS

IMPRIMERIE IMPÉRIALE

M DCC LXXI



MOLLÂ-SHÂH

ET

LE SPIRITUALISME ORIENTAL.

Dès le moment où, pour la première fois, l'homme réussit à concentrer sa réflexion sur lui-même, il ne cesse plus de faire de vains efforts pour deviner cette éternelle énigme de la vie humaine et de ses rapports avec le monde spirituel.

L'Orient a produit une longue série de penseurs profonds, qui ont travaillé à résoudre ce grand problème. Comme fruit de leurs études et de leurs méditations, des systèmes religieux plus ou moins parfaits, ont vu le jour. La Grèce, si éminemment douée de l'esprit philosophique, doit plus qu'on ne le pense ordinairement à ces antiques doctrines orientales, qui ont fourni en grande partie le fonds d'idées qui ont été développées dans les écrits de l'école ionienne. Mais ce qu'il est essentiel de relever, c'est que la Grèce a compris invariablement d'une manière sereine et riante l'humanité et le monde, tandis que l'Orient a été, dès l'antiquité la

J. As. Extrait n° 5. (1869.)

plus reculée jusqu'à nos jours, le berceau de l'ascétisme, des macérations et de l'extase religieuse.

Dans l'Inde ancienne nous rencontrons déjà l'idée que l'ascète peut, à force de mortifications du corps, se dégager des liens du monde matériel, et acquérir ainsi une puissance surnaturelle, égale à celle des dieux. Chez les Hébreux, la conception du pouvoir miraculeux des prophètes était généralement répandue. Il y avait alors en Palestine des écoles d'élèves-prophètes, et on employait la musique et la danse comme moyens de faire naître une excitation des facultés mentales, considérée comme indispensable pour que l'inspiration s'emparât de l'âme¹.

L'islamisme n'a rien changé dans cet ordre d'idées, et Mohammed lui-même se servait des accès nerveux, auxquels il était sujet depuis son enfance, comme d'une preuve incontestable de sa mission prophétique. L'ascétisme, qui a existé de tout temps en Asie, et qui avait acquis dans plusieurs sectes chrétiennes un développement excessif, ne subit donc aucune répression de la part de la nouvelle religion. Au contraire, il prit, sous la sauvegarde de l'islamisme, un nouvel essor. Sous l'influence d'idées venues de l'Inde et de la Perse, l'ascétisme arabe se transforma, en peu de temps, en un système de philosophie mystique et théosophique qui, enrichi encore par des doctrines néo-platoniciennes,

¹ II Reg. II, 3; III, 15; IV, 38; VI, 1. I Samuel, x, 6.

est resté depuis ce temps l'élément prépondérant de la civilisation musulmane.

Des ordres religieux ne tardèrent pas à se former, et, depuis le XII^e siècle de notre ère, l'islamisme a été, sous ce rapport, d'une fécondité vraiment effrayante. Ces ordres religieux, il est vrai, ne sont pas organisés avec autant de régularité, ils ne sont pas soumis à une discipline aussi sévère que les ordres monastiques des pays chrétiens; mais ils les dépassent en nombre et aussi, dans le temps où nous vivons, en influence sur l'esprit des masses. Des centaines de corporations religieuses se sont formées en Orient dans les dix derniers siècles, et il s'en forme toujours de nouvelles. Tous ces religieux se font, plus ou moins, les apôtres des idées mystiques. Chaque ordre possède ses mystères et ses pratiques particulières pour arriver à l'extase religieuse, par laquelle on s'imagine pouvoir entrevoir les secrets du monde invisible. Ces tendances extravagantes, ces aspirations insensées à vouloir comprendre, par une excitation physique artificiellement obtenue, l'énigme de la vie et du monde, représentent, il est vrai, un immense égarement de l'esprit; mais c'est précisément pour ce motif que leur étude est indispensable à quiconque désire bien apprécier l'état intellectuel et moral de cette grande fraction de l'espèce humaine, groupée sous la loi religieuse proclamée par le prophète arabe.

Le spiritualisme oriental a acquis en effet peu à

peu un tel prestige, qu'il a changé sensiblement l'ancien système religieux. De nos jours encore, l'influence d'un Cheikh vénéré, chef d'une confrérie de derviches, est presque illimitée dans beaucoup de contrées orientales. Des hommes, dans la première jeunesse, se vouent avec tout l'entraînement du sang méridional et d'une imagination brûlante au service du Cheikh, en qualité de novices, et restent auprès de lui pendant des années, quelquefois même pour toute leur vie. Après les avoir soumis à des épreuves sévères, pour se convaincre de la sincérité de leur attachement et de la fermeté de leur volonté, le Cheikh les initie aux doctrines ésotériques de l'ordre et les admet finalement dans la confrérie. C'est ainsi qu'Abd Alkâdir (Ghilâny), Mewlânâ Roumy, et beaucoup d'autres saints plus ou moins illustres, sont devenus les fondateurs des ordres religieux qui sont désignés d'après leurs noms, et dont les membres se comptent par milliers.

La vie de ces saints devient ordinairement l'objet de l'exagération pieuse, et leurs biographies appartiennent, en grande partie, au domaine de la légende. La même incertitude règne, à peu d'exceptions près, sur leurs systèmes religieux et théosophiques. Nous possédons les écrits de plusieurs d'entre eux, notamment le grand poème de Djelal-eddin Roumy, intitulé *Mesnéwy*; mais nous ne pouvons pas en tirer assez de lumières, car ces théosophes orientaux prenaient à tâche de cacher, sous un langage obscur et intelligible seulement pour les

initiés, les principes fondamentaux de leur école, trop souvent contraires à la loi révélée. Le *Ketmân*, c'est-à-dire le soin de cacher aux profanes ses propres croyances religieuses, a toujours été une qualité particulière aux Orientaux¹.

Il résulte de ce qui précède qu'il n'est pas sans importance, pour l'étude de la civilisation musulmane, de se rendre compte de ce que le spiritualisme oriental contient d'idées nouvelles et de conceptions originales. Un heureux hasard me permet de donner quelques nouveaux renseignements, qui serviront peut-être à compléter tant soit peu nos connaissances sur cette matière. Dans un manuscrit persan, que j'ai fait acheter à Londres il y a un an, j'ai trouvé l'histoire de la vie et des doctrines de Mollâ-Shâh, écrite par Téwekkul-Bêg, un de ses disciples. C'est ce livre qui fournit les éléments de cet essai².

Voici en quels termes Téwekkul-Bêg nous raconte l'histoire de son noviciat en mysticisme :

« Ayant été introduit, par l'entremise d'Akhônd Mollâ Mohammed Sa'yd, dans le cercle intime de Mollâ-Shâh, mon cœur, par l'effet de mes rapports

¹ Voyez *Les religions et les philosophies dans l'Asie centrale*, par le comte de Gobineau, Paris, 1866, p. 15, 68.

² Le manuscrit dont je me suis servi pour ce travail porte le titre *تسخم احوال شاهی*, mots dont la valeur numérique indique la date de la composition du livre qui eut lieu en 1077 de l'hégire. Mon exemplaire forme un volume petit in-4°, de 153 pages, d'une écriture *ta'lik* pas élégante, mais assez lisible.

fréquents avec le Cheikh, se remplit d'un désir brûlant d'arriver au but sublime (de la science mystique), et je ne trouvais plus ni sommeil pendant la nuit, ni repos durant le jour. Plusieurs des meilleurs amis d'Akhônd Mollâ intercédèrent alors auprès de lui en ma faveur, en le priant de s'adresser au maître, afin qu'il m'accordât un peu de sympathie, et qu'il me regardât d'un œil bienveillant. Akhôngd Mollâ se décida à parler de moi au Cheikh; mais celui-ci lui répondit : « Je n'ignore pas que Téwekkul-Bêg a la vocation véritable, et qu'il doit s'attrister en voyant tous ses compagnons initiés aux pratiques spirituelles et animés par de doux sentiments, tandis que lui-même n'est pas admis à l'initiation; mais il n'est pas dans une position indépendante (ولیکن او نوکر است), et son père est un des officiers de la maison d'Itikâd-Khân¹, un Turc, un vieux soldat, qui n'a pas la moindre idée de ce que c'est que le mysticisme; si je me permettais d'initier son fils aux pratiques mystiques, il est évident que celui-ci, absorbé exclusivement par les ravissements dont son cœur serait rempli, ferait comme les autres et voudrait quitter le service pour

¹ La traduction de ce passage offre des difficultés que je n'ai pu résoudre. Dans l'original, on trouve les mots suivants : *ویدر او قوس بیگی اعتقاد خان*, c'est-à-dire, et son père était. . . d'Itikâd-Khân. Or les mots *قوس بیگی* semblent être une expression turque désignant une charge ou un emploi dans la maison d'Itikâd-Khân. On pourrait traduire *l'officier chargé de l'arc* ou *l'officier chargé de l'oiseau* (قوش). Mais aucune de ces explications ne me paraît admissible. J'ai donc dû traduire ces mots d'une manière un peu vague.

renoncer aux affaires du monde. Si alors son père m'interpellait en me disant : Qu'avez-vous fait de mon fils ? quelle réponse pourrais-je lui donner ? Telles sont les raisons pour lesquelles je ne veux pas l'introduire aux pratiques spirituelles. »

« Aussitôt que cette réponse me fut connue, mon désir redoubla de force ; je n'étais pas encore marié, mais je savais sûrement que mon père, aussi bien que ma mère, s'opposerait à mon désir d'entrer dans la vie spirituelle. Cette pensée me rendit bien malheureux ; je me décidai enfin à dissimuler mes plans et à profiter de la première occasion favorable pour m'enfuir. Par hasard, Itikâd-Khân, gouverneur de Cachemyr, fut rappelé à cette époque, pour être remplacé par Zafer-Khân. Je rendis grâce au ciel de cet heureux événement, qui me semblait avoir été préparé par le monde spirituel pour réjouir mon cœur.

« Lorsque Itikâd-Khân quitta Cachemyr, je suivis mon père, qui l'accompagnait, et voyageai avec lui jusqu'à Hyrapour (هیراپور), qui est à la distance de deux journées (منزل) de Cachemyr. Arrivé en cet endroit, j'abandonnai mon cheval et mon bagage, et me sauvai dans le désert où je restai caché. Ce fut seulement après que la caravane eut continué sa route que je retournai à Cachemyr, deux jours plus tard, par le chemin de Byrâhié (بیراہیہ). J'avais donné à un homme faisant partie de la caravane un billet contenant les motifs de ma fuite, et j'avais prié cet homme de le faire parvenir à mon

père le lendemain, après que la caravane aurait commencé sa marche. Mon père reçut ce billet, dont le contenu lui causa un vif chagrin, et sur-le-champ il rebroussa chemin, pour me chercher, jusqu'à la distance d'une journée entière; toutefois, comme on était alors au commencement de l'hiver, que la neige menaçait de tomber sur la montagne de Pirpendjâl (پيرپنجال), et que mon père avait avec lui toute la famille, il ne put revenir jusqu'à Cachemyr; mais, arrivé à une journée en avant de cette ville, il fut forcé de retourner et de se soumettre, plein de désappointement, à la force des choses. Quant à moi, arrivé dans la ville, je me rendis immédiatement chez Akhôngd Mollâ Sa'yd, et je le priai de m'introduire auprès de Mollâ-Schâh, ce qu'il m'accorda.

« Le maître me reçut et me demanda pour quelle raison j'avais quitté mon père. Je répondis : « Certes le maître le sait déjà. » Mais Akhôngd Mollâ Sa'yd prit alors la parole et dit : « Pourquoi le demandez-vous ? Les signes de l'aspiration vers Dieu sont empreints sur son visage : que voulez-vous alors qu'il fasse ? Vous avez dit que, tant qu'il n'aurait pas renoncé à tout, vous ne le prendriez pas sous votre direction spirituelle; il s'est donc décidé à tout abandonner pour se vouer de tout son cœur à votre service. »

« Je passai toute cette nuit sans pouvoir fermer l'œil, et me mis à réciter cent mille fois le chapitre 112 du Coran. J'en vins à bout en quel-

ques jours. Il est notoire que dans ce chapitre du Coran le grand nom de Dieu est contenu, et que, par la puissance de ce nom, quiconque le lit cent mille fois peut obtenir l'accomplissement de tous ses vœux. Je formulai alors le souhait que le maître m'accordât son affection. Et, en effet, je me convainquis de l'efficacité de ce moyen ; car, à peine avais-je fini la lecture de ce chapitre du livre de Dieu, pour la cent-millième fois, que le cœur du maître fut rempli de sympathie pour moi, et qu'il donna l'ordre à Senghin Mohammed (son vicaire) de me conduire la nuit suivante en sa présence. Durant cette nuit entière, il concentra sur moi son esprit (باحوال بنده متوجه شدند), tandis que moi je dirigeais ma réflexion sur mon propre cœur ; mais le nœud de mon cœur ne s'ouvrit pas (گره کشای نشد). Ainsi se passèrent trois nuits, pendant lesquelles il me fit l'objet de son attention spirituelle, sans qu'aucun effet se fit sentir. La quatrième nuit, Mollâ Shâh dit : « Cette nuit, Mollâ Senghin et Sâlih Bêg, qui tous deux sont très-accessibles aux émotions extatiques (که هر دو صاحب جنبه است), dirigeront tout leur esprit sur le néophyte. » Ils obéirent à cet ordre, tandis que je restais assis la nuit entière, le visage tourné vers la Mecque, en concentrant en même temps toutes mes facultés mentales sur mon propre cœur. Vers l'aube, quelque peu de lumière et de clarté se montra dans mon cœur, mais je ne pouvais distinguer ni couleur ni forme. Après la prière du matin je me rendis, avec les deux per-

sonnes que je viens de nommer, auprès du maître, qui me salua et leur demanda ce qu'ils avaient fait de moi. Ils lui répondirent : « Demandez-le à lui-même. » S'étant alors adressé à moi, il m'engagea à lui faire le récit de mes impressions. Je lui dis que j'avais aperçu une clarté dans mon cœur, sur quoi le Cheikh s'anima et me dit : « Ton cœur renferme une infinité de couleurs, mais il est devenu si ténébreux, que les regards de ces deux crocodiles de l'océan infini (de la science mystique) n'ont pu lui rendre ni l'éclat ni la transparence; le moment est venu où moi-même je montrerai comment on l'éclaircit. » Sur ces paroles, il me fit asseoir en face de lui, tandis que mes sens étaient comme enivrés, et il m'ordonna de reproduire dans mon intérieur sa propre image; et, après avoir bandé mes yeux, il m'invita à concentrer toutes mes facultés mentales sur mon cœur. J'obéis, et en un instant, par la faveur divine et l'assistance spirituelle du Cheikh, mon cœur s'ouvrit. Je vis alors que, dans mon intérieur, se trouvait quelque chose de semblable à une coupe renversée; cet objet ayant été redressé, une sensation de félicité illimitée remplit mon être. Je disais au maître : « Cette cellule où je suis assis devant vous, j'en vois la reproduction fidèle dans mon intérieur, et cela me paraît comme si un autre Téwekkul-Bêg était assis devant un autre Mollâ-Shâh. » Il répondit : « C'est bien; la première apparition qui s'offre à ton regard, c'est l'image du maître; tes compagnons (les autres novices) en ont été em-

pêchés par d'autres pratiques mystiques; mais, en ce qui me regarde, ce n'est pas la première fois que ce cas se présente à moi.»

« Il m'ordonna ensuite de découvrir mes yeux, ce que je fis, et je le vis alors par l'organe matériel de la vision, assis devant moi; il me les fit ensuite bander de nouveau, et je l'aperçus par ma vue spirituelle, assis de même devant moi. Plein d'étonnement, je m'écriai: « Ô maître, si je regarde par mes organes matériels ou par ma vue spirituelle, toujours c'est vous que je vois! »

« Sur ces entrefaites, je vis s'avancer vers moi une figure éblouissante, et, en ayant rendu compte au maître, il m'engagea à demander son nom à cette apparition. Je lui adressai en mon esprit cette question, et la figure me répondit par la voix du cœur: « Mon nom est Abd Alkâdir Ghilâny! » J'entendis cette réponse par mon ouïe spirituelle (دیگوش دل). Le maître me conseilla alors de prier le saint de m'accorder son assistance spirituelle et son secours. Ayant fait cette demande, l'apparition me dit: « Je t'avais déjà accordé mon assistance spirituelle, ce qui a fait que les nœuds de ton cœur se sont ouverts. »

« Pénétré d'une profonde reconnaissance, je me fis un devoir de réciter chaque nuit de vendredi le Coran tout entier (ختم) en l'honneur de ce grand saint, et durant deux années entières je ne négligeai jamais cette habitude.

« Mollâ-Shâh me dit ensuite: « Le monde spirituel s'est montré à toi dans toute sa beauté; reste donc

assis, en t'effaçant complètement dans les merveilles de ce monde inconnu (عالم ملکوت ترا روی داد ودر همین). «(عالم محوشده بنشین).

« Je me conformai strictement aux prescriptions de mon maître, et de jour en jour le monde spirituel se dévoila davantage devant moi; le jour suivant je vis les figures du Prophète et de ses principaux compagnons, et des légions d'anges et de saints passèrent devant ma vue interne. Trois mois s'écoulèrent de cette manière, après quoi la sphère où toute couleur s'efface (عالم بیرنگی) s'ouvrit devant moi, et alors toutes les images disparurent. Durant tout ce temps, le maître ne cessa de m'expliquer la doctrine de l'union à Dieu et de l'intuition mystique (توحید و معرفت); mais cependant la réalité absolue (یقین) ne voulut pas se montrer à moi. Ce ne fut qu'après un an que la science de la réalité absolue, par rapport à la conception de ma propre existence (بر شناخت وجود خود), m'arriva. Les vers suivants se révélèrent en ce moment à mon cœur, d'où ils passèrent sur mes lèvres pour ainsi dire à mon insu :

جز آب و گل آیین بدن نمیدانستم
قدر دل و جان و تن نمیدانستم
افسوس که بینورفت آیین مدّت عمر
تو من بودی و من نمیدانستم

J'ignorais que ce cadavre (périssable) fût autre chose que de l'eau et de l'argile;

Je ne connaissais les facultés ni du cœur, ni de l'âme, ni du corps;

Quel malheur que sans toi ce temps de ma vie se soit écoulé!

Tu étais moi et je ne le savais pas.

« Ayant soumis à Mollâ-Shâh cette inspiration poétique, celui-ci se réjouit de ce que l'idée de l'union à Dieu s'était enfin manifestée à mon cœur, et, s'adressant à ses intimes, il leur dit : « Téwekkul-Bêg a entendu de ma bouche les paroles de la doctrine de l'union à Dieu, et il n'en trahira jamais le secret; sa vue interne s'est ouverte; la sphère des couleurs et des images s'est montrée à lui, et ensuite la sphère où toute couleur s'efface lui a été révélée; quiconque, après avoir parcouru toutes ces phases (بعد از طی این مراتب) de l'union à Dieu, a obtenu la réalité absolue, ne se laisse plus égarer ni par ses propres doutes ni par ceux que les sceptiques peuvent suggérer. » (Vers de Téwekkul):

وحدت دیدن ز چشم ظاهر نباید

تا دیده باطن نکیند تقویتی

Voir l'unité (absolue) n'est pas du domaine de l'œil matériel,

Si la vue interne ne lui en prête pas la force.

« Le Cheikh conserva ces vers dans sa mémoire, qui était d'une force peu commune.

« Ainsi qu'il a été dit plus haut, Itikâd-Khân se rendit à la cour, et il y obtint le gouvernement de

la province de Dehly. Mon père, qui se trouvait attaché à sa suite, envoya une lettre suppliante à Mollâ-Shâh pour obtenir de lui mon renvoi. Ce dernier me dit alors : « L'union à Dieu t'est tombée en partage; mon esprit est satisfait, et le cours des temps n'y changera rien. Va, mon ami, rends-toi à Dehly, où tes parents t'attendent avec la plus vive impatience; que tu sois présent ou non, rien ne changera mes sentiments. »

« C'est ainsi qu'après avoir passé deux ans au service du Cheikh, je le quittai pour rejoindre mes parents. »

Ces extraits, que j'ai traduits sur le texte original, aussi littéralement que le génie différent des deux langues et la prolixité du style persan le permettent, nous montrent l'auteur de la biographie de Mollâ-Shâh rempli d'une confiance aveugle en son guide spirituel. La description minutieuse des pratiques mystiques qui précédèrent son initiation à la doctrine théosophique a un tel caractère de sincérité, qu'il serait difficile d'en mettre en doute la bonne foi. Nous savons d'ailleurs que la plupart de ces ordres religieux ont recours à de pareils expédients pour provoquer une exaltation artificielle, et faire naître ainsi les hallucinations religieuses dans lesquelles ces enthousiastes cherchent des inspirations divines.

Pour démontrer quel accord existe à cet égard entre les différents ordres de derviches, je me crois autorisé à insérer ici un extrait du bréviaire des

derviches nakchbendys. On y donne les règles d'après lesquelles les litanies (ذَكَر) communes de cette confrérie doivent être récitées. Ces prières consistent dans la répétition ininterrompue des mots : « Il n'y a de dieu qu'Allah, et Mohammed est le prophète d'Allah; » mots que le récitant accompagne d'un balancement régulier de la partie supérieure du corps. La règle exige que l'officiant prononce ces mots tout d'une haleine, et qu'il répète la dernière moitié de la phrase aussi longtemps qu'une seule aspiration le lui permet. Si enfin (je traduis littéralement ce passage) il fait une pause pour prendre haleine, il doit faire bien attention à ce qu'entre les deux respirations son cœur ne se laisse pas distraire, mais qu'au contraire son excitation mentale (التخييل) se soutienne, afin que nulle interruption ne se fasse sentir. Si (dans cet exercice) il parvient enfin à la vingt et unième répétition, le fruit est obtenu, qui consiste dans la participation (de l'officiant) à l'extase et à l'émancipation des liens de la matière (الذهول والاستهلاك)¹.

On le voit, ce sont toujours des procédés analogues auxquels on a recours. Téwekkul nous informe que la méthode suivie par Mollâ-Shâh dans ces exercices mystiques était la méthode usitée par l'ordre des derviches kâdirys, auquel il était affilié.

¹ J'extrai ce passage d'un manuscrit arabe de ma collection intitulé: تحفة الاحباب في السلوك الى طريق الاحباب. Ce livre contient les règles à observer dans la récitation des litanies des derviches nakchbendys.

L'explication qu'en donne Téwekkul est très-obscur.
« On comprime, dit-il, toute racine des sens extérieurs avec les deux mains (serrées), en retenant en même temps l'haleine, et on persiste dans cet état jusqu'à ce que la racine des sens internes commence à s'ouvrir (که هر بیج حس ظاهری بدو دست بسته حفظا). »
(نفس کرده سلوک فرمودند تا بیج حس باطنی کشاده شود.)

Ce passage, dont je ne voudrais pas entreprendre l'explication, prouve qu'il s'agit toujours des mêmes procédés ascétiques que nous avons rencontrés ailleurs. Retenir son haleine aussi longtemps que possible paraît avoir passé pour un moyen sûr dont on se servait, dans le but d'échapper aux liens de la matière et de se rapprocher du monde spirituel.

Téwekkul quitta son maître en 1043 de l'hégire (1633-1634 de J. C.), et nous le perdons de vue pendant une dizaine d'années; car en 1053 (1643-1644 de J. C.) seulement, il retourne de nouveau à Cachemyr. Il avait été au service du prince Shoudjâ' au Bengale; mais il quitta cet emploi et se voua encore une fois à son ancien guide spirituel, Mollâ-Shâh, qui le reçut les bras ouverts. Téwekkul lui présenta, à cette occasion, un poëme qu'il avait composé pendant le voyage, et dont nous ne reproduisons ici que l'avant-dernier hémistiche, par lequel il exprime son attachement inaltérable au maître.

توکل کلب در گاهت افتاده بر راهت

Téwekkul est le chien de garde de ta cour, couché sur ton chemin.

Pendant qu'il passait ses jours en compagnie de Mollâ-Shâh, celui-ci l'engagea à collationner une copie manuscrite de ses œuvres complètes, que Mollâ Mohammed Aryn avait écrite de sa main. Il accepta avec plaisir ce travail, et pendant un an il collationna tous les ghazels, les mesnéwys et les lettres du Cheikh, formant ensemble plus de cinquante mille vers. Ce qu'il y avait de caractéristique dans ces écrits, d'après Téwekkul, c'est qu'ils ne contenaient que la doctrine de l'union à Dieu, toute pure et sans aucun mélange, tandis que, ordinairement, les théosophes (عارف) et les partisans de la doctrine mystique se plaisent à mêler aux considérations théosophiques des contes et des paraboles.

Lorsque Téwekkul eut terminé cette tâche laborieuse, Mollâ-Shâh lui dit un jour : « Ton métier, mon cher Téwekkul, est celui des armes; je te donnerai donc des lettres d'introduction auprès du prince (Dârâ-Shikôh); prends-les et va tenter ta fortune. » Téwekkul pria le Cheikh de lui permettre de rester encore quelque temps auprès de lui. Ce dernier écrivit alors la lettre suivante à la princesse Fâtimah, fille favorite de l'empereur Shâhdjihân : « Téwekkul est un de mes anciens amis; il a été élevé par moi, et j'ai autant d'estime pour lui que pour Mohammed Halym. Il se trouve actuellement auprès de moi, pendant que sa mère demeure à Dehly. Il me semble donc nécessaire que celle-ci soit informée du séjour actuel de son fils. »



La princesse s'empessa de se conformer au désir du Cheikh : elle fit appeler la mère de Téwekkul à son palais à Akbarâbâd, et lui assigna une pension d'une roupie par jour.

Téwekkul passa encore un an environ chez son précepteur spirituel, après quoi, muni d'une lettre de recommandation du Cheikh, il se rendit en 1054 (1644 de J. C.) auprès du prince Dârâ-Shikôh, fils de l'empereur, qui lui donna le grade de chef de compagnie (دو صدی).

Plus tard Téwekkul, qui avait su gagner les bonnes grâces du prince, revit plusieurs fois son maître chéri; le prince l'envoya chez Mollâ-Shâh à différentes reprises. S'étant marié en 1057 (1647 de J.C.) à Lahore, où le Cheikh se trouvait alors, ce dernier assista aux fiançailles de son disciple et lui fit cadeau, à cette occasion, de son propre châle.

Lorsque l'empereur Aurengzêb arriva au pouvoir, en 1069 (1658-1659 de J. C.), Téwekkul obtint une place au service du gouvernement à Kânkarah. En 1071 (1660-1661 de J. C.) il vit son maître pour la dernière fois, car l'année suivante mit fin aux jours du grand théosophe. Ici finit tout ce que nous savons de la vie du biographe de Mollâ-Shâh.

Il est à remarquer que Téwekkul, quoique affilié à la confrérie religieuse dont Mollâ-Shâh était le chef spirituel, n'en fut pas moins libre de poursuivre la carrière à laquelle l'appelaient et sa nais-

sance et ses dispositions. L'Orient a toujours été sous ce rapport plus libéral que l'Europe; celui qui entrait dans un ordre religieux n'était pas retenu, comme dans les ordres monastiques de l'Occident, par des vœux irrévocables; il n'était pas condamné au célibat ni tenu à une obéissance illimitée envers le général de l'ordre. Au contraire, le jeune homme qui s'était fait affilier à un ordre de derviches était libre à tout moment d'en sortir, de choisir sa carrière avec une entière indépendance, et de se marier.

Je pense que cette liberté complète a contribué, plus que toute autre cause, à assurer à ces associations religieuses l'influence immense dont elles jouissent encore, tandis que l'effet contraire a été produit, pour les ordres monacaux de l'Europe, par les causes contraires. Il est incontestable que les idées mystiques n'auraient jamais pu se répandre si rapidement si, pour être admis dans les ordres religieux, il avait fallu s'imposer des chaînes aussi lourdes et pour toute la vie. Le nombre des derviches ne serait jamais devenu aussi grand qu'il l'est encore de nos jours en Orient, si la liberté individuelle avait été sacrifiée au même degré que dans les ordres religieux des pays chrétiens.

Téwekkul nous montre, par un curieux exemple, comment le membre d'un ordre de derviches rentre plus tard dans la vie active, sans perdre toutefois cette tournure d'esprit particulière, cette prédilection pour le mysticisme dont il s'est imbu durant

les rudes épreuves d'un noviciat plein de macérations et de privations volontaires. Il est étonnant de voir quel attachement sincère, quel dévouement enthousiaste il conserve pour son maître, même après de longues années de séparation, et sans qu'un contact continuél avec les affaires du monde affaiblisse ces sentiments.

En tout cas, on pourra en conclure que ce Mollâ-Shâh a dû être un homme très-remarquable, un esprit très-original pour avoir pu inspirer des affections aussi vivaces, des attachements aussi durables. Ce que nous apprenons du récit de Téwekkul sur sa vie nous montre, du reste, que ce même charme qui gagna à Mollâ-Shâh le cœur de celui-ci, s'exerça sans distinction et avec la même efficacité sur un grand nombre de personnes. Le prince Dârâ-Shikhôh, ainsi que la princesse Fâtimah, tous deux membres de la famille régnante, lui vouèrent une vénération sans bornes, et la princesse fit construire sur sa tombe, à Lahore, une chapelle entourée d'un parterre de fleurs. Des centaines d'individus, de toute condition, lui restèrent attachés jusqu'à la mort.

L'esquisse biographique qu'on va lire en fournira de nombreux exemples.

Mollâ-Shâh naquit en 992 de l'hégire (1584 de J. C.) au village d'Erkésâ, du district de Roustâk, dans le pays de Badakhshân, contrée montagneuse et peu accessible, située au nord de cette chaîne

de montagnes qu'on appelle le Caucase indien¹. Sa famille, qui était d'origine mongole, paraît avoir joui d'une certaine considération, et son grand-père avait été juge de village. A l'âge de vingt et un ans le jeune homme quitta ses parents et son pays natal, et se rendit à Balkh, où alors toute la jeunesse de l'Asie centrale venait s'instruire dans les sciences et les lettres orientales. Il y suivit des cours, et fit en peu de temps de grands progrès, notamment dans la langue arabe. Il quitta Balkh après quelque temps, et, se dirigeant vers le sud, s'arrêta à Cachemyr, où il continua ses études savantes; mais un désir invincible qui l'entraînait vers la vérité absolue (c'est-à-dire Dieu) lui ayant fait sentir la nécessité de chercher un guide spirituel accompli, il résolut d'aller à Lahore où vivait alors le Cheikh Miyânmyr, célèbre théosophe.

L'accueil qu'il y trouva ne fut pas favorable; Miyânmyr le repoussa d'abord, mais se laissa vaincre enfin par la persévérance du jeune homme et lui enseigna les exercices mystiques (ذکر) d'après la règle des derviches kâdirys. Ces exercices exigent « que l'on comprime avec les deux mains (serrées) toute racine des sens extérieurs en retenant son haleine, et qu'on persiste dans cet état jusqu'à ce que la racine des sens internes commence à s'ouvrir. »

¹ On trouve une courte notice sur Mollâ-Shâh dans l'ouvrage de M. A. Sprenger, *A catalogue of the libraries of the King of Oudh*, Calcutta, 1854, I, p. 128. Nous y apprenons que le cheikh Miyânmyr, le guide spirituel de Mollâ-Shâh, était originaire d'Égypte.

Mollâ-Shâh continue pendant vingt-quatre heures ces pénibles exercices. Le lendemain il va, telle est la légende, aux bords du lac de Lahore, pour y laver un morceau de linge. Tout à coup une figure se trouve à son côté, qui lui dit : « Que la paix soit avec toi, qui recherches la vérité (c'est-à-dire Dieu) ! » Mais il est tellement absorbé par ses méditations, qu'il n'entend rien. Alors l'apparition dit à haute voix : « Ô Mollâ-Shâh, tu ne me rends pas le salut; sache que je suis le prophète Khizr; Dieu m'a fait le chef des saints, et tout saint homme qui des ténèbres a été conduit sur le sentier du salut, je le visite et je lui demande (s'il a un souhait à formuler). Le Tout-Puissant t'a élu et t'a admis au nombre de ses intimes; je suis venu auprès de toi pour te demander si tu désires une grâce ou un service quelconque. » Mais Mollâ-Shâh reste silencieux et ne daigne pas même lui jeter un regard. Alors l'apparition s'écrie : « Pourquoi ne me regardes-tu pas et pour quel motif ne me demandes-tu rien? car c'est avec cette mission que je suis venu auprès de toi. » Mollâ-Shâh lui répond gravement : « Je possède un protecteur et un guide infallible qui m'accorde tous mes souhaits; va et ne me trouble pas (dans mes méditations). »

Le prophète alors loua l'esprit d'abstinence du jeune théosophe, et disparut.

Miyânmyr, ayant été informé de cette vision, fit venir Mollâ-Shâh, et lui ordonna de rester pendant quelques nuits assis devant lui, sans jamais fermer

les yeux. Il suivit cet ordre d'une manière si scrupuleuse, qu'il ne ferma pas une seule fois ses paupières. Du reste, déjà du moment où, pour la première fois, l'amour de Dieu s'empara de son être, il avait renoncé au sommeil. Une nuit il était assis, comme à l'ordinaire, dans une profonde méditation, lorsque, par une grâce divine toute spéciale, « la porte (des intuitions) s'ouvrit devant lui, et la racine des sens internes commença à éclore. » Il aperçut en ce moment le monde spirituel et les prophètes ainsi que les saints, et conversa avec eux par l'organe de sa langue spirituelle. De jour en jour ces illuminations divines devinrent plus intenses, et il en informa fidèlement son guide spirituel dont l'étonnement n'eut plus de bornes.

Les chaleurs accablantes de Lahore ne convenaient pas au tempérament de Mollâ-Shâh, ce qui le décida à quitter cette ville et à s'établir à Cachemyr. Il y vivait, observant minutieusement le serment qu'il avait prêté entre les mains de son précepteur spirituel, et pratiquant des macérations incessantes : la nuit il restait assis, le visage tourné vers la Mecque, mais pendant le jour il parcourait les bois et les lieux solitaires, comme la règle de l'ordre de Miyânmyr l'ordonnait. Son habitation était une cellule étroite, et quoique plusieurs de ses amis lui eussent demandé la permission de lui en construire une meilleure, il ne la donna pas. Il évitait de faire de nouvelles connaissances et se déroba même à ses amis intimes.

Au commencement de l'hiver, qui est très-rude à Cachemyr, il quitta cette ville et se rendit à Lahore, où il passa six mois; après quoi il retourna de nouveau à Cachemyr. Il avait l'habitude de se mettre en route après la prière de vendredi, et il arrivait alors ordinairement au terme de son voyage pour la prière de vendredi de la semaine suivante. Il voyageait aussi rapidement, pour ne pas manquer à une seule prière. La distance entre Lahore et Cachemyr est de quatorze jours de marche; mais il parcourait ce chemin en moins de huit jours, seul et à pied.

Il mena cette vie pendant plusieurs années, jusqu'à ce qu'il eût parcouru tous les degrés de l'ascétisme (فقر); mais son maître spirituel, ne voulant pas le conduire au but suprême de la science mystique, qu'on désigne par les mots « union à Dieu » ou « connaissance de soi-même », Miyânmyr ne lui en parla que par énigmes; ainsi il lui dit : « Ne cesse pas d'étudier toi-même et ton propre cœur, car ton but suprême, aussi bien que celui que tu adores, est en toi-même. »

En l'an 1038 de l'hégire (1626-1628 de J. C.) il retourna comme d'ordinaire de Lahore à Cachemyr, et il s'adonna sans relâche à ses mortifications, lorsqu'un jour, par faveur spéciale de la Divinité, et sans assistance d'aucun précepteur spirituel, « l'image désirée » se révéla à lui. Par cette expression on entend, en langage mystique, l'union à Dieu et la conception de l'être absolu (شناخت ذات مطلق), ex-

pression qui est équivalente de « connaissance de soi-même » (شناخت خود).

Au moment où, ainsi qu'on vient de le lire, Mollâ-Shâh atteignit le but suprême de ses aspirations mystiques, il était dans sa quarante-septième année. Il s'était adonné aux études mystiques depuis vingt-sept ans.

Lors de son voyage suivant à Lahore, il informa son ancien guide spirituel qu'il avait atteint l'union avec Dieu, et celui-ci lui donna le conseil de ne pas divulguer ce fait, et de ne pas cesser ses exercices ascétiques.

A Cachemyr, Mollâ-Shâh avait réuni autour de lui un petit cercle d'amis qui lui étaient entièrement dévoués. Parmi ceux-ci il convient de nommer au premier rang Akhôngd Mohammed Sa'yd, homme remarquable par son abnégation de soi-même. Il vivait avec sa famille dans la pauvreté, et Mollâ-Shâh recevait ordinairement sa nourriture de cette famille, à laquelle il était si attaché, qu'il appelait la femme de Mohammed Sa'yd « ma sœur » et ses enfants « mes enfants ». Leur maison était contiguë à l'habitation du Cheikh, de sorte que ce n'était, en réalité, qu'un seul ménage. Deux autres de ses amis étaient Mohammed Selym et Mohammed Halym, frères consanguins de la femme d'Akhôngd Mohammed Sa'yd. Parmi les amis du Cheikh on doit nommer encore Ferhâd Bêg, receveur des impôts de Cachemyr, surnommé Nâtchâou, et enfin Salih Bêg.

Les émotions que causait au Cheikh l'état de

l'union à Dieu auquel il était arrivé, ne l'empêchaient pas de faire tout son possible pour ne pas offenser la loi religieuse, et il avait l'habitude de dire à ses amis : « Quiconque ne respecte pas les préceptes de la loi religieuse ne compte pas parmi les nôtres. »

Mollâ-Shâh avait toujours fui les hommes; mais dans sa nouvelle disposition d'esprit, il s'en isola complètement au point qu'il fit fermer la porte de son habitation et qu'il n'était plus visible même pour ses intimes qu'à une heure fixe. Un petit cercle d'amis dévoués l'entoura alors, au milieu duquel il laissa tomber sa réserve habituelle. Dans ces réunions, il ne philosophait pas seulement dans le goût de Hallâdj, de Cheikh Bâyezid (Bistâmy) et de Djo-neïd, mais il parlait souvent de la doctrine de l'union à Dieu d'une manière plus large encore qu'eux-mêmes¹.

La puissance spirituelle du Cheikh était devenue si grande que tout novice qu'il faisait asseoir en face de lui en lui ordonnant de concentrer toutes ses facultés mentales sur son propre cœur, devenait aussitôt clairvoyant au point que ses sens internes s'ouvraient et que le monde spirituel lui apparaissait dans tout son éclat; il voyait alors les prophètes et les saints et conversait avec eux par ses sens internes. Mollâ-Shâh faisait arriver ses novices à ce haut degré de perfection spirituelle sans de longs exercices ascé-

¹ Voyez sur Hallâdj mon ouvrage : *Geschichte der herrschenden Ideen des Islam*, Leipzig, 1868, p. 70 et suivantes. Consultez aussi Tholuck, *Blüthensammlung*, p. 310 et suiv.

tiques préalables. C'est en faisant allusion à ce pouvoir spirituel que Mollâ-Shâh dit :

هر کس که زراعت دل دارد
در پیش کسی رود که دل میکارد
ما دهقانیم تخم دل میکاریم
تخم دل ما بار خدا می آرد

Quiconque désire labourer le champ de son cœur,

Qu'il consulte celui qui sait semer dans les cœurs :

Moi je suis le laboureur qui répand la semence spirituelle,

Et la semence de mon cœur porte le fruit divin.

Il s'exprimait parfois en termes très-hardis sur la manière dont il concevait Dieu et ses rapports avec l'humanité. Ainsi, il dit : « Depuis que je suis parvenu à comprendre la réalité absolue (حَقُّ اليَقِينِ), et que je sais de la manière la plus positive qu'en vérité rien n'existe hormis Lui seul (Dieu), l'existence n'a plus à mes yeux d'autre signification que la non-existence. »

Dans un de ses poèmes, on lit les vers suivants :

عاقل دانست خود خدا شد ای دوست

Le sage qui se connaît soi-même est devenu Dieu, sache-le, ô mon ami.

Dans une autre poésie qui amena un refroidissement passager dans ses rapports avec son ancien précepteur spirituel Miyânmyr, il dit :

Mon cœur, par mille langues, me crie : Je suis Dieu !
Quel reproche d'hérésie peut-on me faire, si ce mot vient sur mes lèvres ?

Ceux qui avaient atteint l'union à Dieu disaient : Je suis l'Être absolu !

Mais moi je ne dis que ce que j'ai entendu de la bouche de Miyânmyr.

En attendant, le nombre de ses adhérents augmenta de jour en jour ; des personnes de toutes les classes de la société se firent ses novices ; des femmes même devinrent susceptibles d'intuitions mystiques par l'effet de ses prières et sans l'avoir vu. Un certain Mollâ Meskyn se distingua par la pureté de son cœur et par sa foi inébranlable ; aussi le Cheikh le désigna-t-il pour son vicaire et lui dit : « Je n'ai plus la force matérielle de passer de longues nuits avec les novices assis devant moi pour leur montrer le sentier de la science mystique ; je te charge donc de me remplacer dans ces fonctions ; tu concentreras sur eux ton attention spirituelle, et si, par tes efforts, le nœud de leur cœur s'ouvre, ce sera bien, sinon tu n'auras qu'à m'en avertir pour que je leur donne mes soins. »

Cependant le nombre toujours croissant de ceux qui désiraient l'approcher commençait à l'incommoder, et il n'ouvrit plus sa porte qu'à ses amis intimes, et souvent il dit : « Je ne suis pas un cheikh de derviches qui accepte des novices et bâtit des couvents : »

نه مسجد خواهم ونه خانقاهي
من و محرابي پاك و كشتگاهي

Ni la mosquée ni le couvent de derviches ne m'attirent,
Mais bien la pureté du désert et la liberté des champs.

En 1044 de l'hégire (1634-35), un certain Myr Bâky, descendant du Prophète, se mit à suivre les leçons de Mollâ-Shâh, et eut, en peu de temps, des accès extatiques; il prêcha alors la doctrine de l'union à Dieu sans aucune réticence. En même temps, il crut pouvoir s'affranchir des préceptes de la loi religieuse. Les vers suivants sont de sa composition :

چرا از كف گذارم ساغر جان مينارا
مشخص کرده امروز دعوپهای فردارا

Pourquoi ma main devrait-elle lâcher cette coupe étincelante de mon âme ?

Je réalise déjà aujourd'hui les aspirations du lendemain.

Ces vers transcrits en prose auraient, si je les interprète correctement, la signification suivante : « Pourquoi devrais-je, en macérations et en exercices ascétiques, passer tristement ma vie ? je préfère anticiper déjà ici-bas les délices qu'on me fait espérer dans la vie future. »

C'est l'épicuréisme dans toute sa crudité, tel qu'on le rencontre dans quelques-unes des odes de Hafiz et dans les quatrains d'Omar Khayyâm.

Mollâ-Shâh, informé de ces excès de Myr Bâky, le fit chasser de la ville.

A cette même époque, les discours de Mollâ-Shâh sur l'union à Dieu et ses doctrines nouvelles firent beaucoup de bruit, et un grand nombre d'hommes influents, qui tous appartenaient au parti conservateur (که ظاهر پرست بودند), élevèrent contre lui l'accusation d'hérésie, sans connaître ses véritables doctrines, et en invoquant uniquement contre lui quelques-unes de ses poésies : « Mollâ-Shâh, disaient-ils, commence à imiter Hallâdj (ملا شاه منصورانه حرف) (ميزند); il faut donc absolument lui faire son procès et le condamner à mort. » Ce projet ayant été accepté à l'unanimité, ils signèrent un procès-verbal et y apposèrent leurs sceaux; un grand nombre de fonctionnaires religieux se joignirent à eux; après quoi, ils soumirent leur document à l'empereur Schâhdjihân en le priant de prononcer la peine capitale contre Mollâ-Shâh. L'empereur ordonna que le firman contenant la condamnation à mort fût expédié à Zafer-Khân, gouverneur de Cachemyr. Le prince Dârâ-Shikôh n'avait pas assisté à cette audience, et ce ne fut que le soir, lorsqu'il rentra, qu'il apprit ce qui s'était passé. Il se rendit immédiatement auprès de son père, auquel il représenta que Mollâ-Shâh était un élève de Miyânmyr, homme renommé pour sa piété, qu'il fallait, avant de rendre un jugement définitif, s'informer auprès de ce dernier de la conduite de son ancien disciple, et il finit par dire qu'en pareille matière toute précipitation était fu-

nesté, attendu que priver un homme de la vie n'est autre chose que démolir un édifice dont Dieu est l'architecte (هدم بنیان رڤانیست). L'empereur accueillit favorablement cette intercession et ordonna de surseoir à l'exécution.

Pendant que ceci se passait dans la capitale, la nouvelle de la condamnation de Mollâ-Shâh s'était répandue, et elle était arrivée à Cachemyr; mais on n'y reçut pas en même temps avis du sursis obtenu par le prince. Les amis de Mollâ-Shâh étaient au désespoir et faisaient tous leurs efforts pour le persuader de prendre la fuite; mais le maître leur répondait: «Je ne suis pas un imposteur pour que je cherche mon salut dans la fuite; je suis un homme qui parle vrai; mourir ou vivre m'est entièrement égal. Oh! que dans une seconde vie mon sang rougisse encore une fois le poteau de supplice, je suis vivant et éternel, la mort spirituelle recule devant moi, car ma science a vaincu la mort (کاشکی بعد)

از عمری بازیک دار از خون ما سرخ شود ما زنده و جاویدیم
» (مرک عالمی¹ و او میکشد مرک را عرفان ما کشته است

(Vers de Mollâ-Schâh):

مرک را کشته است عرفانم کیست پیری که افسرد جانم
چون بیرنگی است کار من شبهارا کشد نهار من

¹ L'expression مرک عالمی, que j'ai traduite par *mort spirituelle*, n'est pas assez claire. Je pense que l'auteur a voulu parler de la mort de l'âme par opposition à la mort matérielle commune à tous les êtres vivants. La première ne saurait atteindre le vrai théosophe.

Ma science a vaincu la mort ;
Aucune vieillesse ne saurait flétrir mon âme ;
La sphère où toute couleur s'efface étant devenue mon
domaine,
Les ténèbres des nuits sont exterminées par l'éclat de mes
jours.

Il ajouta encore : « Autrefois j'avais l'habitude de fermer au verrou la porte de ma maison, afin de n'être dérangé par personne ; mais à présent je la laisserai grande ouverte, afin que quiconque voudra faire de moi un martyr puisse entrer librement. »

S'il est permis de mettre en parallèle cet humble théosophe persan avec le grand moraliste d'Athènes, je voudrais rappeler ici la scène mémorable décrite par Platon dans son Apologie de Socrate où il nous montre le philosophe entouré de ses disciples inconsolables. Il leur dit alors en souriant que, bien loin de considérer la mort comme un mal, il désirerait mourir deux fois au lieu d'une. La même idée est exprimée par Mollâ-Shâh qui, dans une conviction sublime, déclare que la mort n'existe pas pour lui. En effet, vivre ou mourir n'est pour lui que changer de forme d'existence. Comme on le voit par plusieurs autres passages de ses écrits, l'homme n'est dans sa pensée qu'une émanation de l'âme universelle de la divinité ; cette dernière seule existe en réalité. L'âme humaine ainsi considérée est impérissable et la mort n'a pas d'empire sur elle. C'est en ce sens que Mollâh-Shâh peut dire, en vérité, qu'il a vaincu la mort par la science, comme dans l'Évan-

gile la même idée est énoncée par rapport à la victoire finale du Christ sur tous ses ennemis¹.

Mollâ-Shâh attendait la mort avec un calme inébranlable, mais le sort en avait décidé autrement. L'empereur Shâhdjibân vint au bout de quelque temps à Lahore, et, accompagné du prince Dârâ-Shikôh, il fit une visite à Miyânmyr et l'interrogea sur le compte de Mollâ-Shâh; Miyânmyr dit à l'empereur que Mollâ-Shâh était sujet à des accès extatiques, et qu'alors il parlait quelquefois sans observer la réserve nécessaire sur la doctrine de l'union à Dieu; mais, en même temps, Miyânmyr pria instamment le souverain de ne rien entreprendre contre son ancien élève, car, dit-il, ce saint homme est un feu dévorant, et malheur à vous si jamais il s'irritait, il pourrait détruire le monde: empêchez dans tous les cas les orthodoxes (اهل ظاهر) de le poursuivre, autrement un désastre pourrait en arriver.

Ces conseils firent une grande impression sur l'esprit de l'empereur, qui remercia le prince Dârâ-Shikôh de l'avoir empêché d'expédier la sentence de mort. Il lui dit: « Ces théologiens ont voulu me persuader de tuer un derviche extatique; je te rends honneur, ô mon fils, de ce que tu ne m'as pas laissé commettre un tel acte d'injustice. »

Quelque temps après, l'empereur vint à Cachemyr où il passa six mois; mais il ne vit pas Mollâ-Shâh,

¹ I Corinth. 15, 26.

qui était devenu si misanthrope qu'il ne se montrait que rarement dans la ville.

En 1045 (1635-36), le cheikh Miyânmyr mourut à Lahore, et dans la même année, un grand seigneur de la cour, nommé Nedjât-Khân, devint novice de Mollâ-Shâh. Presque en même temps, un fonctionnaire impérial, Mozaffer-Bêg, se voua également à son service, et cet exemple fut imité par plusieurs de ses amis. Mais à peine avaient-ils été initiés à la doctrine mystique qu'ils crurent pouvoir se dispenser de l'observation du jeûne prescrit et des prières obligatoires, pensant que les lois religieuses ne leur étaient plus applicables. Informé de ces irrégularités, le maître pria le gouverneur de les éloigner de la ville.

Mollâ-Shâh fit vers cette époque le recueil de ses poésies. Les vers suivants en sont tirés :

کیمیا گَر خاک ز سازد عجایب می بری
فقر باشد کیمیای خاک را سازد خدا
ادم ار افتد بسوی بحر حق چیست او
چیست حال قطره گَر در بحر افتد از هوا

Si par l'alchimie on change la poussière en or, tu t'émerveilles.

Mais l'ascétisme est une alchimie qui transforme la poussière en Dieu.

Si l'homme se précipite dans l'océan de la divinité, qu'est-il alors ?

Quelle est la condition de la goutte lorsque des nuages du ciel elle tombe dans la mer ?

Sur les savants pédants, il fit le quatrain suivant :

آه زمین عالمان ناعامل هر یکی از خدای شد غافل
یاد دارند صد هزار حدیث معنیء دل نشین زدل زایل

Ah! que je plains ces savants peu pratiques,

Qui ont oublié Dieu :

Ils gardent dans leur mémoire cent mille traditions,

Tandis que leur cœur est vide de l'idée qui devrait y résider.

En 1049 de l'hégire (1639-40), l'empereur vint une seconde fois à Cachemyr, et il s'installa dans le parc appelé Zafer-âbâd, dans un pavillon d'où l'on jouissait d'une vue ravissante sur le lac. A peine arrivé, il fit prier Mollâ-Shâh de venir le voir, et celui-ci ne tarda pas à se présenter. L'empereur le reçut avec une bienveillance marquée et causa longuement avec lui sur divers sujets relatifs à la science mystique.

Cette même année est mémorable par un événement qui, pour Mollâ-Shâh et ses adhérents, eut des suites importantes. Le prince Dâra-Shikôh, celui qui, par son intervention auprès de l'empereur son père, avait sauvé la vie à Mollâ-Shâh, s'était toujours fait remarquer par un sentiment religieux très-vif; souvent il passait des nuits entières dans les prières et la méditation.

Ce n'était pas la première fois qu'il entendait parler des qualités extraordinaires de Mollâ-Shâh, mais jamais il n'avait trouvé l'occasion de le voir. Le Cheikh fuyait la foule et tenait continuellement sa porte fermée à tout le monde. Peu à peu, une irrésistible curiosité s'empara du prince; il voulut voir le saint homme dont on parlait avec tant d'admiration, et une nuit, accompagné d'un seul domestique nommé Modjâhid, il quitta son palais, après la première garde, et se dirigea vers l'habitation de Mollâ-Shâh. Celui-ci avait dans sa cour un platane séculaire, et au pied de cet arbre il s'était fait une place où il avait l'habitude de rester assis durant la nuit, perdu dans ses méditations. Arrivé devant la maison, le prince ordonna à son domestique de l'attendre auprès de la porte et entra seul dans la cour. Ayant aperçu le Cheikh assis au pied de l'arbre, il s'arrêta et resta debout plein de respect, attendant que le maître lui adressât la parole. Celui-ci savait fort bien quel était le nouveau venu et il savait aussi qu'il deviendrait sous peu un de ses novices, mais il feignit de ne pas le voir; un temps assez long se passa ainsi, lorsque enfin le maître adressa la parole au prince, lui disant: « Qui es-tu? »

Le prince garda le silence. Mollâ-Shâh lui dit alors: « Pourquoi ne réponds-tu pas, parle donc et dis quel est ton nom. »

Le prince lui répondit plein de confusion: « Je me nomme Dârâ-Shikôh. »

« Et qui est ton père? »

« L'empereur Shâhdjihân. »

« Pourquoi es-tu venu me voir ? »

« Parce que je me sens entraîné vers Dieu et que je cherche un guide spirituel. »

Sur ces mots, Mollâ-Shâh, plein d'aigreur, s'écria : « Que m'importent les empereurs et les princes ! sache que je suis un homme voué à l'ascétisme ; cette heure de la nuit est-elle le moment de venir chez moi pour me molester ? Sors d'ici et ne te montre pas une seconde fois en ces lieux. »

Blessé de cet accueil, le prince se retira et rentra dans son palais où il passa toute la nuit en versant des larmes abondantes. Mais, malgré tout le désappointement qu'il éprouvait, il se sentit la nuit suivante entraîné de nouveau vers la demeure du saint, qui cette fois ne daigna pas même lui adresser la parole. Modjâhid, le domestique qui accompagnait le prince, se mit en colère et dit à son maître : « Quels sont donc les miracles que ce derviche rébarbatif vous a fait voir pour que chaque nuit vous veniez vous exposer à des traitements aussi indignes ? Les derviches ordinaires sont des gens débonnaires ; ils ne sont pas maussades et bourrus comme ce vieillard-ci. Pour moi, je ne fais pas grand cas de cet ascétisme et je ne m'inquiète que d'une chose, c'est que vous en soyez venu à y ajouter foi. » Le domestique tenait de pareils propos à son maître pour l'indisposer contre le saint, mais le prince lui dit : « Si Mollâ-Shâh était un imposteur, bien loin de me traiter ainsi qu'il vient de le faire, il aurait au con-

traire prié Dieu qu'il me conduisit vers lui. Cette indépendance d'esprit, cet air irrité démontrent justement qu'il est en vérité un homme extraordinaire.»

Cette même nuit, après que Modjâhid fut retourné chez lui, la fièvre le prit et l'emporta en quelques heures. Dârâ-Shikôh, informé de cet événement terrible, en fut profondément ému; il se fit des reproches amers de n'avoir pas puni de suite les discours insolents de son serviteur, et il considéra la mort de Modjâhid comme une punition divine dont il se croyait menacé lui-même. Il fit appeler immédiatement le Kady Afzal, un de ses amis les plus dévoués, et lui communiqua ses inquiétudes. Celui-ci était en relation d'amitié avec Akhôngd Mollâ Mohammed Sa'yd, et, par l'entremise de ce dernier, le Cheikh accorda enfin au prince la permission de venir le voir.

Dârâ-Shikôh ne pouvait faire sa visite durant le jour, dans la crainte d'exciter la curiosité du public et en considération de ses rapports continuels avec l'empereur; mais aussitôt qu'il fit nuit, il se présenta devant le Cheikh, qu'il trouva cette fois assis dans sa cellule. Avant de franchir la porte, le prince témoigna au saint homme son profond respect, et ce dernier l'engagea à entrer et lui permit de s'asseoir.

Il n'y avait qu'une seule lampe qui éclairât la cellule, et la mèche en était déjà presque consumée par la flamme; mais, dans son désir de bien voir les traits vénérables du maître, le prince, de son propre doigt, prit la mèche et la redressa.

Cette simple action lui gagna l'affection du Cheikh. Au bout de quelques jours, il l'invita à se bander les yeux, puis il concentra sur lui son attention spirituelle, de telle sorte que le monde invisible se dévoila au regard intérieur du prince, tandis que de doux transports remplissaient son cœur.

Le prince a raconté ces faits dans un livre composé par lui et intitulé : « Sakynat alaouliyâ, » dont Téwekkul n'a pu se procurer une copie.

Deux amis intimes du prince, Mohammed-Khân et Kady Afzal, furent également initiés par le maître à la science mystique.

La princesse Fâtimah était la sœur de Dârâ-Shikôh, et ils étaient unis par un attachement si vif qu'il n'y avait pas de secret entre eux. Souvent déjà ils s'étaient entretenus de Dieu et du désir qu'ils ressentaient tous deux d'arriver à s'unir à lui, et maintes fois ils s'étaient dit combien un maître spirituel accompli leur serait utile.

Aussitôt que le prince fut devenu novice de Mollâ-Shâh et que son cœur se fut ouvert à l'intuition du monde spirituel, il se hâta d'en informer sa sœur, et cette nouvelle fit une telle impression sur l'esprit de la princesse qu'elle écrivit au maître plusieurs lettres pleines d'une abnégation complète et d'une dévotion sincère. Il les lut toutes, mais les laissa sans réponse durant plus d'un mois, jusqu'à ce qu'il eût acquis la conviction que Fâtimah était animée d'une volonté inébranlable. Il se décida enfin à lui accorder toute sa sympathie, répondit aux lettres qu'elle lui

avait adressées et lui donna la consécration (تلقين), quoiqu'il ne l'eût pas vue une seule fois. La princesse raconta son initiation dans un écrit intitulé « Risâleh-i-sâhibiyeh. » Têwekkul nous en donne des extraits dont je reproduis ici le passage suivant :

« Par l'entremise de mon frère, le prince Dârâ-Shikôh, j'avais offert (au saint) ma foi sincère, et je l'avais prié de vouloir bien être mon guide spirituel. Il m'avait aussi accordé l'initiation suivant la règle sublime de sa confrérie ; mais malgré tout cela, lorsque je vis pour la première fois la figure vénérable du maître, du cabinet où j'étais cachée, pendant qu'il faisait sa visite à l'empereur mon père, lors de son séjour à Cachemyr, et lorsque j'entendis tomber de sa bouche les perles de sa sagesse, ma foi en lui devint mille fois plus vive qu'elle ne l'avait été auparavant, et l'extase divine s'empara de tout mon être. Le lendemain, mon frère, avec la permission du maître, m'initia aux exercices mystiques qui consistent dans la récitation de la litanie des derviches kâdirys, et de celle de l'ordre de Mollâ-Shâh. Pour accomplir cette tâche pieuse, je me rendis à la chapelle de mon palais, et là je restai assise jusqu'à minuit, après quoi je fis la prière de nuit et je retournai dans mes appartements. Je m'assis alors dans un coin, le visage tourné vers la Mecque, et je concentrai tout mon esprit sur l'image du maître, en me représentant en même temps dans mon imagination la description personnelle de notre très-saint Prophète. Occupée de cette contemplation, j'arrivai à

un état de l'âme où je ne dormais ni ne veillais, et alors je vis la sainte compagnie du Prophète et de ses premiers adhérents avec les autres saints. Le Prophète et ses quatre amis (Abou Bekr, Omar, Osman et Aly) étaient assis ensemble, et un certain nombre des principaux compagnons de Mohammed l'entouraient; j'aperçus aussi Mollâ-Shâh, il était assis près du Prophète, sur le pied duquel reposait sa tête, tandis que celui-ci lui disait : « Ô Mollâ-Shâh, pour quel motif as-tu éclairé cette Timouride? »

« Lorsque j'eus repris mes sens, mon cœur, sous l'impression de cette insigne faveur divine, s'épanouit comme un parterre de roses, et je me prosternai, pleine d'une gratitude sans bornes, devant le trône de l'Être absolu. Remplie d'un bonheur indicible, je ne savais que faire pour exprimer toute la joie de mon cœur. Je vouai au maître une aveugle obéissance et je le choisis une fois pour toutes pour mon guide spirituel en me disant : « Oh! quel insigne bonheur, quelle félicité inouïe m'a été donnée, à moi, femme faible et indigne! j'en rends grâce et des louanges sans fin au Tout-Puissant, à ce Dieu incompréhensible, qui, lorsque ma vie semblait devoir s'écouler inutilement, me permit de me vouer à sa recherche et m'accorda ensuite d'atteindre le but désiré de l'union à lui, en m'abreuvant ainsi à l'océan de la vérité (éternelle) et à la fontaine de la science mystique.

« Je nourris l'espoir que Dieu me permettra de marcher d'un pas ferme et avec un courage inébran-

lable sur ce sentier comparable au *Sirât*, et que mon âme goûtera toujours le bonheur suprême de pouvoir penser à Lui. Que Dieu soit loué! qui, par l'attention toute particulière du saint maître, m'accorda à moi, pauvre femme, le don de concevoir l'Être absolu de la manière la plus complète, ainsi que je l'avais toujours ardemment désiré. Quiconque ne possède pas la connaissance de l'Être absolu n'est pas homme; il appartient à ceux dont il est dit (dans le Coran): « Ils sont comme les animaux et plus ignorants encore¹. »

« Tout homme qui a obtenu cette félicité suprême devient par ce fait même le plus accompli et le plus noble des êtres, et son existence (individuelle) se perd dans l'existence absolue (هستی مطلق); il devient (comme) une goutte dans l'océan, un atome dans le soleil, une particule en face de la totalité (جزء کل). Arrivé à cet état, il est au-dessus de la mort, de la punition future, du paradis et de l'enfer; qu'il soit homme ou femme, il est toujours l'être humain le plus parfait. C'est une faveur de Dieu, qu'il dispense à qui bon lui semble².

« Le poète Attâr a dit de Râbiah³ :

نه آیین یک زن بود بل فرزندی بود
پای ناسر جمله غرق درد بود

¹ Coran, sur. VII, vers. 178.

² Coran, sur. V, vers. 57.

³ Voyez, sur Râbiah, *Geschichte der herrschenden Ideen des Islam*, p. 64.

Non, ce n'est pas une femme, mais bien un homme,
Absorbée comme elle l'est par l'amour de Dieu.»

La princesse persévéra avec ardeur dans ces études mystiques et reçut continuellement par correspondance les instructions de son guide spirituel. Elle atteignit une telle perfection qu'elle arriva à la pure union à Dieu et à la connaissance intuitive (معرفت شهودی). Bien que le maître fût plein d'affection pour tous ses élèves et qu'il les aimât cent fois plus que leurs propres parents, il eut cependant un attachement particulier pour la princesse. Il avait l'habitude de dire en parlant d'elle: « Elle a obtenu un développement si extraordinaire de connaissance mystique qu'elle serait digne d'être mon vicaire. »

En 1054 de l'hégire (1644-45), l'empereur séjourna de nouveau pendant quelque temps à Cachemyr; il eut alors une nouvelle entrevue avec Mollâ-Shâh, auquel il fit un accueil très-gracieux, et chaque fois qu'il se rendit ensuite à Cachemyr, il le fit venir auprès de lui.

Avec le prince Dârâ-Shikôh et la princesse Fâtimah, le maître était en rapports ininterrompus, et le premier se servait ordinairement de Téwekkul-Bêg en qualité de messenger. En un mot, la renommée du saint homme augmenta de jour en jour.

Qu'il me soit permis d'en citer encore un exemple curieux. Un certain Mesyh-Ezzemân vivait à Lahore, où il jouissait d'une grande considération à cause de ses savantes études, et notamment de sa connais-

sance des langues arabe et persane. Un jour, les ouvrages de Mollâ-Shâh tombèrent par hasard entre ses mains, et il les lut. Cette lecture lui fit une grande impression, et il n'aurait pas hésité à suivre sa première impulsion et à se joindre au nombre des élèves du maître s'il n'avait pas été retenu par la considération qu'à son âge (il avait alors soixante et dix ans) une telle démarche serait peu convenable. Cependant, il ne cessa d'y penser, et en lisant les poésies de Mollâ-Shâh, il se persuada de plus en plus qu'en réalité c'était là le véritable maître spirituel à la direction duquel il fallait s'abandonner pour acquérir la science mystique. Tout à coup, l'idée lui vint de consulter sur la décision à prendre le volume contenant les poésies de Mollâ-Shâh; il le prend, et l'ayant ouvert au hasard, les premiers vers sur lesquels tombe son regard sont les suivants :

مگوا این را که وقت من گذشته

منم در خانهء پیری نشسته

مگوا این را که خورد و ناتوانم

مگوا این را که مست و نوجوانم

همه وقت است وقت خوب زجانان

منم دهقان اگر بایدت نان

گرسنه گر در آید از در من

یراز نان بیندم صحرا و خرمن

¹ Un passage de ce morceau demande une explication. Les der-

Ne dis pas que mon temps est passé,
Et que j'ai pris ma demeure dans la maison de la vieillesse,
Ne dis pas que je suis petit et faible,
Ne dis pas que je suis ivre et étourdi,
Toujours encore le temps est favorable et embelli par le
bien-aimé;
Car moi je suis l'agriculteur (sache-le), si tu cherches du
pain;
Si un indigent franchit le seuil de ma porte,
Il trouve pleins de pain mon champ et mon aire.

Ces vers le décidèrent : il partit sur-le-champ pour Cachemyr et se présenta à Mollâ-Shâh, qui d'abord ne voulut pas l'admettre au nombre de ses disciples et le soumit à des épreuves réitérées. Après s'être convaincu de sa ferme résolution, le Cheikh lui dit un jour : « Tu es chyite, tandis que moi je suis sunnite, comment veux-tu que nous devenions amis ? »

Mesyh-Ezzemân répondit aussitôt : « Mon amour et mon sincère dévouement pour toi, qui m'ont conduit jusqu'ici, sont si puissants sur moi que les expressions « toi » et « moi » ont cessé d'exister pour moi ; j'accepte donc aussi la croyance sunnite. »

Nous approchons maintenant du terme de la vie de Mollâ-Shâh, et, craignant d'avoir déjà donné trop de détails, nous nous dispensons de reproduire la suite de la relation circonstanciée que son biographe nous a léguée. Nous résumons donc seule-

niers mots du cinquième vers sont corrompus ; dans le manuscrit, on lit *جوب از جای* ; la rime demande *جان*, le mètre exige en outre que le dernier pied se compose d'une syllabe brève et de deux longues ; ces considérations me décident à adopter la lecture *جانان*.

ment les faits qui, à notre point de vue, offrent le plus d'intérêt.

Mollâ-Shâh était devenu vieux et infirme; il avait passé plusieurs hivers à Lahore, entouré des soins et des attentions de ses amis et élèves, notamment du prince Dârâ-Shikôh et de Téwekkul. En 1066 (1655-56), l'empereur lui écrivit pour l'inviter à venir passer l'hiver chez lui à Shâbdjihânâbâd, sa résidence ordinaire; mais le Cheikh commençait déjà alors à souffrir d'une faiblesse des yeux, et il ne se sentait plus assez fort pour entreprendre ce voyage. Il resta dorénavant à Cachemyr pendant plusieurs années, et souvent il disait: «Le théosophe doit profiter de la durée de la vie. Ma vie s'approche de sa fin, jouissons donc de ce séjour à Cachemyr et ne nous en éloignons point.»

Il disait encore: «Le véritable théosophe est immortel, car la vie véritable, c'est la vie spirituelle; or l'esprit de celui qui n'est pas un vrai théosophe ne vit pas, et sa vie n'est pas une véritable vie, quelque longue qu'en soit la durée. Pour le théosophe, une longue vie est désirable, car à chaque instant il se réjouit de la variété des apparitions; plus la vie du théosophe est longue, plus sa jouissance est complète, et plus ses progrès dans la science spirituelle sont grands.»

L'avènement au trône du prince Aurengzêb, qui, comme empereur, prit le nom d'Alemghir, événement arrivé, d'après Téwekkul, en 1069 de l'hégire (1658-59), eut des conséquences sérieuses pour

Mollâ-Shâh. Aussitôt que ce prince eut pris les rênes du gouvernement, le parti clérical, pour lequel Aurengzêb avait de grands égards, insinua que Mollâ-Shâh tenait des discours contraires à la religion révélée. Des hommes justes et impartiaux ne tardèrent pas, d'après ce que dit Téwekkul, à offrir leur témoignage contraire; mais l'empereur, sur la première dénonciation qu'il reçut, avait expédié à Achraf-Khân, gouverneur de Cachemyr, l'ordre de faire partir Mollâ-Shâh pour la capitale. Or, à cause de son âge avancé, celui-ci était devenu faible et souffrant, et Achraf profita de cette circonstance pour demander un sursis jusqu'à ce que le maître fût complètement rétabli. Une année s'écoula ainsi; quelques vers qu'il avait composés en l'honneur d'Aurengzêb ayant produit une impression favorable, et la princesse Fâtimah ayant aussi intercédé en faveur de son maître, l'empereur révoqua le premier ordre par lequel Mollâ-Shâh avait été appelé à la capitale, et il lui fit enjoindre seulement de fixer le plus tôt possible son séjour à Lahore.

Ce ne fut qu'en 1071 (1660-61) que Mollâ-Shâh put se conformer à cet ordre; il quitta Cachemyr au commencement de l'hiver et se rendit à Lahore. Téwekkul, son fidèle disciple qui, comme on le sait, avait obtenu, lors de l'avènement d'Aurengzêb, une place au service du gouvernement à Kânkarah, s'empressa d'aller voir son maître qui lui fit un accueil plein d'effusion. Il avait pris, du reste, l'habitude de ne plus voir personne chez lui, à l'exception

d'un certain Khalyfah Shâhbâz, qui était un de ses anciens amis, et du professeur Mollâ Mohammed Ma'çoum, qu'il recevait trois fois par semaine. Toutefois, quand de temps à autre son esprit s'agitait, il parlait de l'union à Dieu et de la science mystique sans aucune réserve, à haute voix et sans égard pour personne. Un de ses amis lui dit un jour : « Nous vivons dans un temps étrange, et le public s'inquiète des discours que vous tenez sur cette matière; il serait prudent d'exposer vos doctrines avec un peu plus de réserve. » Le maître lui répondit : « Jusqu'à présent je n'ai pas connu de crainte pour ma vie; les livres contenant des discours semblables sont connus de tous et tout le monde les a lus; quelles seraient donc les précautions que moi, arrivé au terme de ma vie, je devrais encore observer? Tout ce que j'ai appris et tout le fruit de ma vie entière consiste précisément en cela, et je ne puis abandonner ni changer ma manière d'être, telle que Dieu l'a fixée dans mon cœur. »

Quelques-unes de ses paroles font voir que, déjà à cette époque, il avait le pressentiment de sa mort prochaine. Kâbil-Khân, un de ses amis, lui dit un jour : « Autrefois, notre souverain (Aurengzêb) aimait à entendre des conversations sur des questions de mysticisme, et j'ai eu quelquefois l'honneur de lire devant lui des passages du poëme mystique de Roumy intitulé « Mesnéwy; » l'empereur en fut souvent si touché qu'il versait des larmes; assurément, quand il viendra à Lahore, il voudra vous voir. »

« Non, dit Mollâ-Shâh, nous ne nous verrons jamais!
Vers :

شب حامله ایست تا چه زاید

La nuit est grosse: voyons ce qui sortira de son sein. »

En effet, en 1072 de l'hégire (1661-62), il eut une attaque de fièvre qui dura environ quinze jours. Au bout de deux ou trois mois, la fièvre devint épidémique à Lahore, et le 11 du mois de Safer, Mollâ-Shâh eut un nouvel accès qui l'emporta dans la nuit du 15 du même mois.

Il fut enterré sur un emplacement dont il avait fait l'acquisition pour sa sépulture. La princesse Fâtimah acheta le terrain environnant, et érigea sur son tombeau une chapelle en pierres rouges.

L'esquisse biographique qu'on vient de lire donne un aperçu général du spiritualisme oriental tel qu'il régna, il y a deux siècles, dans une grande partie de l'Asie, et depuis ce temps aucun changement essentiel, sous le rapport des conditions morales et intellectuelles, n'a eu lieu dans cette partie du monde.

Ce qui, avant tout, doit attirer notre attention, c'est la popularité immense des idées mystiques, la généralité des tendances extatiques, lesquelles, à ce qu'il semble, dominaient alors tous les esprits. Nous voyons se réunir autour de notre théosophe des personnes de toute condition; de pauvres paysans aussi bien que des princes sont saisis du même enthousiasme pour ses doctrines; les mêmes procédés as-

cétiques provoquent les mêmes effets chez les esprits les plus divers. Le maître semble exercer une sorte d'influence magnétique sur ses néophytes. Il les fixe de son regard durant un temps plus ou moins long jusqu'à ce que leurs sens internes s'épanouissent et les mettent à même d'apercevoir les merveilles du monde spirituel. Tous les récits sont unanimes sous ce rapport, et ils ont un tel caractère de sincérité qu'il semble impossible d'en contester la véracité. Nous sommes donc forcés d'admettre qu'à cette époque les esprits avaient une prédisposition toute particulière pour l'extase, pour l'hallucination religieuse.

Assurément, Mollâ-Shâh et ses disciples étaient sincères dans leur foi en la réalité de leurs visions; mais ce qui est également incontestable, c'est que leurs facultés mentales n'étaient plus dans leur état normal. Le sentiment religieux avait été développé d'une manière si exclusive qu'il devint l'élément prépondérant de leur vie intellectuelle; c'est en quelque sorte une épidémie morale qui alors envahit l'Orient et qui n'épargne personne; c'est une manie religieuse et extatique qui donne à toute cette civilisation un caractère particulier.

De prime abord, ce phénomène semble tellement extraordinaire qu'on a de la peine à s'en rendre compte. Mais, en jetant un coup d'œil rétrospectif sur l'histoire de la civilisation musulmane, il n'est pas difficile d'en trouver l'explication. L'État musulman tel qu'Omar, le second khalife, l'avait conçu,

était bien plus une institution religieuse qu'une manifestation de l'idée politique; tout y était subordonné à la loi du Coran. Les guerres qui, déjà de très-bonne heure, inondèrent de sang ce vaste empire, avaient, sans exception, un caractère religieux: on se battait au dehors contre les infidèles, et à l'intérieur un conflit non moins acharné s'engagea entre les différentes sectes; des flots de sang coulèrent pour des questions théologiques, et la même guerre se propagea, seulement avec des armes différentes, sur le terrain de la littérature et des études savantes. Toutes les facultés intellectuelles et morales des nations musulmanes furent absorbées par l'intérêt religieux. Et lorsque, après une lutte séculaire entre les sectes dissidentes et les orthodoxes, ces derniers sortirent vainqueurs de ces joutes terribles, les esprits furent plus que jamais enchaînés par la domination de la hiérarchie musulmane. De longs siècles se passèrent ainsi; qu'y a-t-il alors d'étonnant si le sentiment religieux dégénéra en fanatisme, tandis que, de l'autre côté, dans les masses, une propension malsaine pour l'extase religieuse, pour le mysticisme se répandait de plus en plus? La civilisation européenne a été sauvée de cette stagnation mortelle par deux secousses violentes dont, encore de nos jours, les vibrations se font sentir très-énergiquement: la Réforme et la Révolution française. L'Orient n'a rien vu de pareil; il est resté stationnaire, et le moyen âge s'y continue presque jusqu'à nos jours. Mais, au fond de cette stagnation apparente, deux cou-

rants opposés sont venus s'entre-choquer : c'est d'un côté la hiérarchie officielle des ulémas, conservatrice par sa nature même; de l'autre côté, le mysticisme d'abord piétiste et enthousiaste, mais devenant peu à peu sceptique et aboutissant, en dernier lieu, au panthéisme et à la négation de toute religion positive.

La hiérarchie musulmane qui, dans son propre intérêt, désirait maintenir le prestige du dogme et de la loi révélée, combattit cette tendance mystique, mais, comme nous venons de le voir, sans succès. Les orthodoxes font des efforts inutiles pour obtenir la condamnation de Mollâ-Shâh, qui a pour lui les membres de la famille impériale de Dehly et l'empereur lui-même, tous plus ou moins imbus des idées mystiques.

Mais quel est le fonds d'idées nouvelles et originales contenu dans cette science mystique si ardemment recherchée? Je crois qu'aucun auteur oriental ne nous donne sous ce rapport des renseignements plus instructifs que le biographe de Mollâ-Shâh. C'est une philosophie panthéiste, qui, assez souvent, se prête à des rapprochements frappants avec les idées de quelques-uns de nos philosophes modernes. Mollâ-Shâh nous le dit à différentes reprises, l'existence individuelle ne compte pour rien, et en réalité rien n'existe que la divinité, l'Être absolu par excellence; toute vie particulière s'efface devant cette unité universelle; vivre et mourir n'est donc que changer de forme d'existence. L'homme individuel n'est, en quelque sorte, qu'une particule de l'Être

infini qui remplit le monde, particule qui en a été détachée momentanément, mais qui finalement devra y retourner. Se connaître soi-même est donc l'équivalent de la connaissance de Dieu. Mais pour acquérir cette inappréciable connaissance de Dieu, il faut que l'homme se soumette à de longues et pénibles macérations, il faut qu'il surmonte toutes les épreuves de l'ascétisme le plus austère; c'est après avoir ainsi préparé son esprit que le maître spirituel ouvre son cœur, et le rend capable de concevoir les mystères du monde spirituel. Mais ce grand secret ne doit pas être divulgué: c'est seulement aux initiés qu'il est permis d'en parler, comme Mollâ-Shâh l'indique dans les vers suivants :

موجود یکی است گفتنی می باید

باین گفتن شکفتنی می باید

عالم همه اوست محض گفتنی نبود

این گفتن را گرفتنی می باید

Il convient de dire qu'il n'y a qu'un seul (être) qui existe,
Et il est naturel que d'un tel discours on s'étonne;
Le monde entier est Lui, mais il n'est pas permis de le dire ouvertement;
De pareilles doctrines doivent être tenues secrètes.

Cette doctrine panthéiste de l'Orient ne manque pas de grandeur, mais elle a aussi son côté dange-reux. Elle conduit à l'athéisme et au matérialisme; le récit de la vie de Mollâ-Shâh en offre quelques

et

exemples. En effet, qu'y avait-il de plus naturel que de passer de ce panthéisme politique à l'épicuréisme le plus cynique? S'il n'y a pas de vie particulière, si l'âme humaine ne possède qu'une individualité passagère, et qu'après la mort elle se perde dans l'océan de la divinité, ne vaut-il pas mieux alors dire adieu une fois pour toutes à l'ascétisme et jouir des douceurs de l'existence aussi longuement que possible, durant le peu de temps que notre individualité nous appartient?

C'est dans cette conviction, si peu faite pour contenter le cœur humain, qu'Omar Khayyâm, le poète sceptique de la Perse, s'écrie plein d'amertume :

Ô terreurs de l'enfer et espérances du paradis!
Une chose au moins est certaine; cette vie s'enfuit;
Cette chose seule est certaine et tout le reste est mensonge:
La fleur qui une fois a fleuri périt pour toujours!

C'est précisément ce côté dangereux du spiritualisme oriental qui malheureusement a atteint un développement beaucoup plus grand, un succès incomparablement plus complet, que la morale très-élevée dont les principaux théosophes de la Perse se sont faits les organes. Un cynisme horrible est resté presque jusqu'à nos jours le trait commun de la grande majorité des soufys et des derviches. L'hypocrisie religieuse, la bigoterie, s'empara bientôt de ce terrain, et les conséquences funestes des idées théosophiques et du spiritualisme oriental en général devinrent de bonne heure déjà si manifestes que

Ghazzaly, quoique partisan fervent du soufisme, ne put s'empêcher d'avouer que, si ces doctrines recevaient une application générale, la société devrait nécessairement tomber en état d'anarchie.

En présence d'égarements aussi funestes dont le soufisme fut la cause, il semble juste d'accorder d'autant plus d'admiration à ce petit nombre d'hommes éminents qui, quoique adhérents au spiritualisme et dominés par ses doctrines, ont su conserver leur caractère pur de toute tache. Malgré leur conviction qu'il n'y a pas d'existence individuelle après la mort, ces hommes ont passé leur vie dans la mortification des sens et dans l'abstinence, et souvent ils ont affronté la mort avec un stoïcisme vraiment antique.

L'histoire orientale n'offre pas beaucoup de ces apparitions lumineuses; mais assurément Mollâ-Shâh en est une, aussi bien que le prince Dârâ-Shikôh, qui a joué un rôle politique très-important dans l'histoire de son pays. A travers une carrière pleine de péripéties, il sut conserver un nom sans tache et sans reproche, grâce à la morale sévère dont son maître lui avait enseigné les principes.

Pour arriver au trône, son ambitieux frère, Aurengzêb, s'était révolté contre son père, l'empereur Shahdjihân; Dârâ-Shikôh combattit pour ce dernier. Fait prisonnier par Aurengzêb, il montra devant une mort certaine une calme résignation et sut mourir en prince aussi bien qu'en philosophe.

Glaxaly, undipoyrtian foyent les ardeurs, au
 put s'empêcher d'aller que les art doctes yad
 virent une application générale de la société, dans
 nécessairement tomber en état d'arrestation, sans
 la présence d'un garant, aussi faut-il que le
 soutien de la cause, il s'agit juste d'écarter d'un
 tout plus d'adhésion à ce petit nombre d'hommes
 éminents qui, quoique adhérents au spiritualisme
 et dominés par ses doctrines, ont su conserver leur
 caractère pur de toute tache. Malgré leur conviction
 que nul n'a pas d'existence individuelle après la
 mort, ces hommes ont passé leur vie dans la
 diffusion des arts et dans l'abandon de tout ce qui
 ont affaibli la nuit avec un stoïcisme vraiment
 digne.

L'histoire orientale n'offre pas beaucoup de ces
 partisans lumineux, mais assurément Molla Shéh
 en est une, aussi bien que le prince Dars Shikh,
 qui a joué un rôle très-important dans l'his-
 toire de son pays. A travers une carrière pleine de
 péripéties, il sut conserver un nom sans tache, et
 sans reproche, grâce à la mort sévère dont son
 maître lui avait enseigné les principes.

Pour arriver au tatar, son ambassadeur, Au-
 rangzeb, s'était révolté contre son père, l'empereur
 Shahjahan. Dars Shikh combattit pour ce dernier,
 fait prisonnier par Aurangzeb, il mourut devant une
 mort certaine sans aucune résignation et fut engra-
 ndi par son prince, aussi bien qu'un philosophe.



D Hb 830

ULB Halle

001 173 022

3/1



